

MARDI

29 JANVIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIEME ANNEE.

N° 141.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

AVIS. Les bureaux de la *Glaneuse* ont été transférés rue de la Préfecture, n° 6, au premier, à droite.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

29 janvier 1831. — Désastres à Nîmes. — 30 janvier 1831. Troubles à Alais. — 30 janvier 1832. — Acquittement de la *Caricature*.

Un Officier polonais.

Arrêté depuis huit jours, et jeté dans la prison de St-Joseph, il est parti hier pour Châteauroux escorté par la gendarmerie. Vous connaissez son crime, il était à Lyon sans permission. Appelé à la préfecture, il fut interrogé par un homme qui, pénétré de l'importance de ses fonctions, lui parla avec ce ton de supériorité qui convenait à un employé de la préfecture s'adressant à un officier polonais. Mais bientôt fatigué sans doute de voir que ce brave qui ne parle pas français ne pouvait le comprendre, il dépouilla la dignité de l'employé, et descendant jusqu'aux plus grossières injures, il dit au Polonais: Vous êtes un JEAN-FOUTRE (L'expression est historique, nous avons dû la consigner dans nos colonnes). L'officier eut l'insolence de demander satisfaction de cette injure. Monsieur l'employé se prétendit insulté, et écrivit à l'instant un ordre d'arrestation que M. le préfet voulut bien signer aveuglément. De quoi s'agissait-il en effet, de jeter dans les fers un de nos frères de Pologne, et vous conviendrez que la plus haute capacité administrative du département ne pouvait pas s'occuper des détails de cette affaire. S'il se fut agi du voyage d'un prince ou d'une dépêche télégraphique annonçant un changement de ministère, M. Gasparin

aurait poussé le zèle jusqu'au point d'interrompre un déjeuné commencé; mais un officier polonais qu'on va mettre en prison, fi donc! c'est encore beaucoup que les employés veuillent bien se mêler de ces sortes de choses, dont on pourrait au besoin charger les garçons de bureau.

Il est parti escorté par la gendarmerie chargée de le conduire de cachot en cachot jusqu'au dépôt de Châteauroux, et le soir, pour se délasser des fatigues de la route, il aura une botte de paille qu'il partagera peut-être avec un assassin, que les gendarmes auront jeté là pour le livrer plus tard au baigne ou à l'échafaud.

Escorté par la gendarmerie, attaché peut-être avec les menottes qui la veille auront serré le poignet d'un voleur, lui qui l'un des premiers a répondu au cri de liberté poussé par la France, lui décoré du signe des braves sur le champ de bataille, lui dont le père a servi pendant quinze ans dans les armées françaises.

Il vient de lui écrire à son père. Il lui apprend que son fils va être escorté par la gendarmerie. ~~Alors~~ sans doute le vieux brave, en apprenant cette nouvelle, arrachera de sa poitrine cette croix qui fut la seule récompense du sang versé pour les Français. Il maudira l'hospitalité que nous avons accordée à son fils; il enviera le sort de ses frères plongés dans les déserts de la Sibérie.

N'est-ce pas que cette conduite des agens du pouvoir est infâme, et qu'il faudrait maudire Dieu si nous ne lisions pas dans un avenir providentiel, l'arrêt prononcé par le peuple contre les persécuteurs de nos frères.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 de ce mois, sont priés de le renouveler pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.

Le roi des Belges.

Ho ! ho ! ho ! ho ! ha ! ha ! ha ! ha !
Le bon petit roi que voilà,
La, la.

La nature m'a dit : Je veux te faire beau, toi ; j'ai accepté, moi, dit *Chapolard*. La conférence a dit à Léopold : Je veux te faire roi, toi ; il a accepté, lui. Il était d'abord question de l'expédier aux Grecs, et Léopold qui est l'homme le plus accommodant que je connaisse, avait déjà préparé son paquet, il avait embrassé papa et maman ; mais au moment de monter en voiture, on lui apprend qu'il ne s'agit plus de la Grèce, mais de la Belgique. Va pour la Belgique, dit ce brave garçon, et il arrive à Bruxelles. Voilà un prince qui n'est pas récalcitrant. Que voulait-il en effet ? un trône, et s'il y avait eu chez les Osages un trône vacant, Léopold l'aurait accepté, et se serait dirigé en sifflant vers les bords du Missouri,

Léopold, roi des Belges, m'a toujours fait l'effet d'un polichinelle dont les grandes puissances font mouvoir les ressorts, seulement le gouvernement français n'a jamais osé, sans la permission de la conférence, tirer la ficelle qu'il tenait entre ses mains.

A son arrivée en Belgique, Léopold apprend que les Hollandais occupent la citadelle d'Anvers, aussitôt il retrouve sa moustache, si toutefois il en a une, fait aiguiser son sabre de bataille, et se prépare à marcher contre les Hollandais. Mais mon gaillard ne s'attendait pas à ce qui allait lui arriver. La conférence tire la ficelle, et voilà mon polichinelle réduit à l'inaction.

« Puisqu'il paraît que ça ne me regarde pas, dit Léopold qui n'est pas bête, je vais, en attendant la permission de la sainte alliance, m'amuser à jouer au roi. Ce qui fut dit fut fait, et le monarquillon eut sa petite cour, ses petits valets de plume, ses petites réceptions, ses petites parades, ses petits discours, sa petite dette, sa petite liste civile. Rien n'y manqua, c'était une monarchie constitutionnelle en miniature, une royauté in-32. Et puis, pour se reposer des fatigues de la représentation, il se livrait à la lecture des protocoles de la conférence.

Un beau jour, Léopold qui lisait pour la douzième fois le vingtième protocole, se sent tirer par un bras, c'était la ficelle du gouvernement français ; il se retourne, et Louis-Philippe lui dit : veux-tu te marier, cousin ? (Tous les rois sont cousins). Me marier, répond Léopold, tiens ce n'est pas si bête, mais je ne sais pas trop si je dois.... Ici toutes les ficelles de Polichinelle sont mises en jeu. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse consentent à ce mariage. J'accepte, dit le roi des Belges, aussi bien je commençais à m'ennuyer, et ça me fera une occupation de plus. Après avoir passé des revues et lu des protocoles, je m'amuserai à faire des princillons et des princillettes. C'est dit, je me marie. Mais quelle est ma future ? — Ma fille, répond Louis-Philippe. — Votre fille, soit, oh ! mon Dieu je n'y tiens pas, autant celle-là qu'une autre. Et la dot ? — La voilà, dit Louis-Philippe en lui donnant une bonne poignée de main, et... prends garde de la perdre.

— Léopold fit la grimace, mais il accepta, car comme je vous l'ai déjà dit, ce prince est l'homme le plus accommodant que je connaisse.

Enfin, après cinq ou six douzaines de protocoles, voilà encore toutes les ficelles du polichinelle qui sont mises en jeu. Ah ! dit Léopold, cette fois c'est pour tout de bon, nous allons faire le siège d'Anvers : et le voilà qui se fait apporter son sabre et qui ordonne de seller son cheval de bataille. La conférence qui voit tous ces préparatifs de guerre tire encore la ficelle pour prévenir mon polichinelle que ça ne le regarde pas et que son beau-père doit faire seul les frais de ce siège, auquel, cependant, on lui permet d'assister en amateur : soit, répond Léopold, je ne m'en mêlerai pas.

Alors les français entrent en Belgique, les opérations du siège commencent, les Hollandais opposent une résistance opiniâtre, nos soldats sont décimés par le canon. Pendant ce temps que fait Léopold ? placé sur le sommet d'un clocher, assis dans un bon fauteuil, les pieds sur une chaufferette, il suit avec une lunette d'approche les mouvements des assiégeans et des assiégés en s'écriant de tems en tems à la guerre comme à la guerre. Ah ! Il fallait voir ce prince courageux au moment où la lunette St-Laurent fut enlevée, de bout et les deux mains placées derrière le dos. Il ne lui manquait vraiment que le chapeau du petit Caporal ! Nous devons même avouer que jamais au moment d'une bataille, Napoléon n'occupa une position aussi élevée.

S'il prend fantaisie à un peintre de conserver à la postérité les traits de Léopold, j'espère qu'il peindra ce Prince sur un clocher.

La citadelle est prise, la conférence tire la ficelle et voilà mon gaillard de Léopold qui va recommencer son métier de roi. Le voyez-vous caracolant devant l'armée française, distribuant des croix à nos braves et les appelant mes camarades. Savez-vous, que nos soldats doivent être fiers de ce titre. Quant à moi je vous l'avoue, si Léopold m'avait appelé son camarade, je crois que cet excès de bonheur m'aurait suffoqué.

Et maintenant que les français ont évacué la Belgique, Léopold continue tranquillement à faire son métier de roi. Le temps qu'il n'emploie pas à manger, à dormir et à se promener. Il le passe à dire et à entendre des bêtises.

Ah ! j'oubliais ! Réjouissez-vous tous : Madame Léopold est enceinte d'un petit Princillon qui dans le sein de sa mère donne déjà les plus brillantes espérances. Dans quelques mois le canon vous annoncera que l'enfant royal a daigné venir au monde et les Belges se réjouiront parce qu'ils auront la certitude que ce noble rejeton succédera à M. son père. Si toutefois les rois sont encore de mode au moment où le grand Léopold descendra dans la tombe.

En attendant il faut avouer que les Belges sont des gaillards bien heureux.

On nous écrit de Sémur : — Un soi-disant patriote dont la femme quète à la messe de minuit, à la grand-messe, à la petite, et aux vêpres, récemment nommé sous-préfet à Sémur, a voulu, lui aussi, faire de la représentation, du gouvernement. Il s'est dit : Le roi

Philippe qui est adessus de moi, passe en revue toutes les troupes de France, et les soldats à qui l'on paie à boire ce jour là, crient : Vive le roi !... Dame, c'est flateur pour le monarque. Moi, sous-préfet, moi... je suis placé au sommet de l'échelle gouvernementale dans mon arrondissement ; je suis le délégué du roi, à Sémur ; je suis le représentant vivant du roi... je suis le roi... à Sémur. Il faut que je passe en revue les troupes de l'arrondissement, c'est à dire la garde nationale. Et aussitôt, M. Laribbe, roi de Sémur... pardon, sous-préfet de Sémur, fait convoquer voltigeurs aux revers jaunes, grenadiers aux revers rouges, puis les beaux artilleurs, et encore les bizets. Il en vint peu, car les cultivateurs ont bien autre chose à faire que d'aller se morfondre par le froid qu'il fait, à voir l'habit neuf de M. Laribbe. N'importe, M. le sous-préfet commençait, et tout donnait à espérer que ça finirait par l'enthousiasme de rigueur ; la manœuvre n'allait pas mal ; mais voilà qu'un malencontreux sous-inspecteur des eaux et forêts, dévoué au gouvernement qui donne des places, nommé par les intrigues de M. le maire, lieutenant dans l'artillerie, fait retentir le moelleux : *Portez... armes!* Ah ! bien oui, les uns obéissent, les autres refusent, c'était tout à fait joli ; le lieutenant essaie de faire exécuter son commandement, même refus ; il interpelle le chef de bataillon pour qu'il ait à venir mettre les mutins à la raison ; celui-ci lui tourne le dos, aux railleries de la compagnie. Le sous-inspecteur entre alors en fureur, traite son chef de bataillon de vieille ganache, et tout cela en présence de M. le sous-préfet, qui leur criait, m'assure-t-on, « finissez donc, Messieurs, on se dit ces choses là chez soi, » et qui s'est enfin retiré fort mécontent de sa revue. M. le sous-inspecteur, traduit au conseil de discipline, a été condamné à six heures de prison, à la réprimande et la mise à l'ordre. Pauvre sous-préfet ! ta première journée de gloire a bien mal fini !

Avignon, 16 janvier 1853.

Monsieur,

Dimanche, 13 de ce mois, des membres de l'association saint-simoniennes ont paru dans notre ville ; grand mouvement à ce sujet. Une foule immense et curieuse, attirée autant par la nouveauté du costume, que par la réputation singulière dont leurs dogmes les ont investis, assiégeait la porte du café Paillet, pour en repaire ses regards ; mais aucune invective n'a été dirigée, ni aucun acte de violence n'a été exercé contre eux. Le lendemain, ces mêmes hommes parcourant la ville, ont dirigé leur promenade vers la rue *Fusterie*, repaire du parti carliste ; là, sans aucune provocation de leur part, ces hommes paisibles ont été assaillis par des huées féroces et des pierres ont été lancées contre eux. En vain quelques agens de la police ont voulu les protéger contre cette foule furieuse, quelques coups ont porté sur eux, et sans doute ils eussent été victimés par cette crapule soulevée, sans la présence de trois porte-faix du port, qui ont soutenu le choc de cette horde confuse et ont fait mordre la poussière à plusieurs assaillans. Ces trois hommes sont *Dominique, Marc Dame,* et *Granier*.

Voilà pourtant les exploits du parti carliste, tourbe ignoble et imbécille, qui mêlant toujours le fanatisme religieux à celui de la politique, tente journellement de rétrograder vers ces temps de barbarie et d'intolérance qui ont naguère ensanglanté notre histoire.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire, c'est qu'on a vu environ deux cents enfans des *écoles chrétiennes* se lancer au milieu de la foule et mêler leurs glapissements aux féroces hurlemens des hommes et des femmes. Car alors une réflexion désolante vient nous saisir : que devient l'instruction publique entre les mains de maîtres capables d'ameuter les enfans contre des hommes et de leur faire violer ainsi les premiers principes de la morale.

Je suis loin de partager les dogmes de la société saint-simonienne ; mais je dis que les violences que l'on a exercées contre ces nouveaux sectaires attaquent l'honneur du pays qui les souffre, et les lois de l'humanité en général, qui en sont violemment outragées.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette lettre dans

les colonnes de votre patriotique journal, organe incorruptible des sympathies et des besoins du peuple.

Agréez l'assurance des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être Monsieur,

Un de vos lecteurs les plus assidus,

J. FERTON,

membre de la société vigintine.

NOUVELLES.

Lyon.

ASSOCIATION LYONNAISE

POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

La commission exécutive, par sa délibération du 23 décembre, a décidé qu'un appel de 5 fr. serait fait immédiatement. En conséquence les souscripteurs sont invités à verser chacun cette somme,

Soit au bureau du *Précurseur*, rue du *Garet*, n° 5 ;

Soit au bureau de la *Glanouse*, rue de la *Prefecture*, n° 6 ;

Soit chez *M. Léon Boitel*, secrétaire, rue *Lafont*, hôtel du Nord.

Des quittances sont déposées à toutes ces adresses.

On se présentera au domicile des souscripteurs qui ne pourraient pas se rendre à cette invitation, mais chacun d'eux est prié d'éviter autant que possible, les frais de recouvrement que nécessite cette mesure.

—On a trouvé le 26 janvier, près la prison de Perrache, une montre en or avec sa chaîne. La personne qui l'a perdue peut la réclamer à *M. Doriel*, greffier de ladite prison, qui s'empressera de la remettre à la personne qui prouvera qu'elle lui appartient.

GRAND-THÉÂTRE.

Farruch le Maure. — *Marguerite d'Anjou.*

Ce que c'est pourtant que le zèle maladroît de quelques amis, de quelques flatteurs ; le grand succès de *Farruch le Maure*, a tué *Victor Escousse*. Hélas ! c'était un succès éphémère, un succès improvisé par l'amitié, les claqueurs et l'administration de la *Porte-St-Martin*. On avait redemandé l'auteur, on l'avait entraîné, apporté sur la scène aux applaudissemens de la foule, on le couronna même je crois ; il était ivre, il était sûr de son bonheur. Jugez ! à dix-sept ans auteur applaudi, redemandé, couronné ! A l'exemple de *Perette* devant son pot au lait, il avait bâti sur cet ouvrage tout un avenir d'artiste, révé tous les plaisirs, toutes les jouissances, une existence de luxe et d'amour. Il avait tout spiritualisé, il avait fait de sa vie un beau roman. De concert avec *Auguste Lebras*, dans *Raimond*, il avait jeté en scène son portrait intime, son caractère d'homme froissé parmi les hommes. C'est une irritation nerveuse qu'une balle guérit. Puis, dans son ambition, il avait composé une tragédie pour les Français. *Pierre III* fut sifflé à outrance comme l'avait été *Raimond* à la *Gaité*. Alors vinrent le dégoût, le désenchantement, l'ennui, le spleen et la misère. Voilà le pot au lait de *Perette* renversé. Notre jeune homme vit alors la société à la loupe, il se débâina contre elle et se renferma en sa misanthropie. Il forma un dernier projet, projet affreux, projet de mort, et dans l'égoïsme de son amitié, il associa à son suicide, l'ami de sa jeunesse, le confident de son cœur, son collaborateur, *Auguste Lebras*, qui depuis long-temps souffrait de ses souffrances. Les journaux racontèrent un matin cette double et déplorable catastrophe. Une jeune femme, *Mlle Eugénie Sauvage*, devint folle en apprenant la mort de *M. Victor*. Elle ne l'est plus aujourd'hui, rassurez-vous, Mesdames. Quel drame avant la pièce ! Lisez cette histoire dans les *Insomnies* de *M. Arago*. Il a compris, deviné les deux jeunes gens, lui. Son article *les Deux Têtes*, est aussi fortement pensé que chaleureusement écrit. Lisez le plutôt.

La plupart de ceux qui assistaient jeudi à la première représentation de *Farruch le Maure*, connaissaient la fin tragique de son auteur. Aussi avaient-ils apporté au théâtre des dispositions pleines de bien-

veillance et d'intérêt. Ils ont il faut le dire, écouté avec une attention religieuse, jusqu'à la fin cette pièce qui n'eut pas été achevée sans les souvenirs affreux qui l'entourent, sans les précoces dix-sept ans, de Victor Escousse.

Pauvre jeune homme ! Après avoir lu *Othello* ou *Abufar*, il s'est écrié peut-être....., et moi aussi je puis être auteur ! Et il a composé *Farruch le Maure*, avant d'avoir vu le monde, connu la société, étudié et compris le langage et le jeu des passions. Comment voulez-vous à dix-sept ans, qu'on sache débrouiller les fils du cœur humain ! Le peut-on !

Aussi dans cette œuvre, tout est faux, exagéré, ampoulé, déclamatoire. C'est un monde tout d'invention. Les personnages y agissent et y parlent d'une manière ridicule, aucun n'est vrai. Les situations sont forcées et les transitions brusquées. Farruch est un forcené ; la senora Isabelle fait de la coquetterie par monts et par vaux, accompagnée de son frère, qui joue bien le plus sot rôle que je sache.

Don Alphonse, la veille de son hymen, s'amuse encore à séduire les jeunes filles. Une d'elles, pour éviter ses poursuites, se précipite dans un ravin : c'est la fille du maure. Le maure se vengera. Il aime Isabelle, il l'enlèvera à Alphonse. Alphonse donne de l'or, et croit payer ainsi la mort d'un enfant à son père. Puis, comme Farruch s'indigne et le menace, il lui reproche de souiller le bienfait qu'il a reçu ; cet or, prix du sang de sa fille. Il le compare alors au porc salissant tout ce qu'il touche, il l'appelle brute au sang noir. Le maure prend cette épithète à la lettre, et s'ouvre une veine avec un poignard pour la vérification de la couleur de son sang. Il mûrit sa vengeance, et laisse s'accomplir l'hymen entre don Alphonse et Isabelle, Un an s'est écoulé, et je ne sais trop comment, Farruch a possédé la senora dans ses bras. Isabelle a des remords, Alphonse a des soupçons. Un Ermite se présente dans leur château : c'est Farruch. Il accroît les remords de l'un et les soupçons de l'autre. Isabelle demande à se confesser à lui, Farruch fait cacher son mari, afin qu'il entende le déshonneur de sa femme et qu'il se charge lui-même du soin de sa vengeance. En effet, Alphonse poignarde Isabelle au récit qu'elle fait de sa honte : Farruch se fait reconnaître et fait tomber le fer des mains de l'époux outragé en lui disant : *je suis prêtre*.

Telle est la pièce avec son tissu d'invéraisemblances. A travers toutes ses bouffissures de style et ses déclamations, on trouve ça et là des scènes écrites avec ame et chaleur. On peut démêler dans le personnage de Farruch, quelques-uns de ces traits qui vous donnent l'énigme de la mort de l'auteur : C'est sûrement sa philosophie, son exaspération continuelle contre la société, qu'il a déversé dans cette ame. Il nous est difficile de faire la part des acteurs dans des rôles aussi faux que les leurs ; arrivons sans préambule à *Marguerite d'Anjou*. On eut fait avec le poème de cet opéra, un excellent mélodrame il y a vingt ans, si tant est que le mélodrame de ce nom n'ait pas servi au poème de l'opéra. Absurdités et invéraisemblances, tout s'y trouve accumulé. C'est la vertu, l'innocence, l'amour et l'hymen, malheureux, persécutés et triomphants. Il fallait la musique de Meyer-Beer pour supporter tout cet imbroglio. L'instrumentation en est savante, trop savante peut-être, pour plaire aux masses. Il n'y a pas assez de ces motifs qu'on retient et qu'on répète en sortant du théâtre. Cette musique manque de ce charme que nous trouvons dans *Zampa*, *Fra-Diavolo*, et autres ouvrages d'Hérold ou d'Aubert. Elle n'est pas scénique et produirait plus d'effet, en raison de ses beautés de détails, devant un public de concert, éclairé et appréciateur, que devant la foule de nos théâtres. Lecomte a parfaitement compris et rendu les intentions du compositeur. Son chant a été applaudi à plusieurs reprises, c'était justice. Serda a soutenu de sa belle voix cette difficile partition. Mad. Pépin a chanté de manière à justifier les nombreux suffrages qu'elle a reçus dans son rôle d'épouse malheureuse et dévouée. Nous lui conseillons de prendre un costume de chevalier plus simple, et plus en harmonie avec le but de son voyage, et de laisser de côté ses paillettes du premier acte. Mlle Alceste n'a pas une puissance de moyens assez forte pour rendre dignement *Marguerite d'Anjou*.

Elle a été souvent obligée de prendre sa voix dans la tête. C'était une tâche trop grande pour elle, mais il faut encore lui savoir gré de son zèle et des efforts qu'elle y a faits. Dabadie et Baptiste concourent dans des rôles inférieurs à l'ensemble de cet ouvrage.

Le monde musical vient de perdre Hérold à la fleur de l'âge et de son talent. *Le Pré-aux-Clercs* lui a été mortel, il l'a dit à Habenek qui le félicitait de son œuvre : mon ami, la joie tue, c'est mon dernier ouvrage que le *Pré-aux-Clercs*. Notre administration n'aurait-elle pas dû honorer les mânes de ce jeune compositeur par une représentation de *Zampa* et une cérémonie funèbre. C'eût été pour elle une recette et pour les artistes une occasion de témoigner leurs regrets et leur douleur de voir une aussi grande perte.

L. B.



GLANE.

Le projet de loi sur l'emprunt grec, semble avoir été inspiré par un arabe.

— Dans l'une des dernières séances de la chambre, M. Réalier-Dumas a parlé aux banquettes. Voilà un député bien heureux, car si les banquettes ne pouvaient l'entendre, elles l'ont du moins laissé parler.

— La duchesse de Berry est malade ; on lui envoie deux médecins de Paris. Si on lui en eût envoyé trois, nous crierions à la trahison.

— Où est la duchesse de Berry ? — Elle est *enceinte de Bayle*.

— En voyant l'empereur de Russie confisquer les terres et les paysans, on s'étonne que le gouvernement français n'ait pas encore adopté ce mode simplifié d'impositions et de conscriptions.

— Le gouvernement fait voyager deux régiments pour essayer de nouvelles selles..... Il y a long-temps que nous nous sommes aperçus que c'est en faisant voyager ses régiments, que le gouvernement cherche à s'asseoir plus solidement.

— On disait que M. Thiers, en quittant la direction de la police, avait surtout regretté la caisse des fonds secrets. — C'est une horreur, et nous savons de bonne source, que ce n'est pas la caisse que M. Thiers a regrettée.

— Le plus grand roi du monde, quand il est sur son trône, n'en est pas moins assis sur son cul. — *Montaigne*.

— Le budget de 1853 présente sur celui de 1852 une augmentation de 19 millions 348 mille fr. — Vive la meilleure des républiques, vive notre gouvernement à bon marché.

— *Non, les rois ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, Notre docilité fait toute leur science !*

— Un abonné du *Journal du Commerce* s'inquiète de ce que peuvent être devenus les arbres nouvellement arrachés au Jardin-des-Plantes et qui ont disparu. Nous pouvons le rassurer ; de ces arbres on a fait des bûches, et de ces bûches on a augmenté le nombre de celles qui étaient déjà à l'administration. — Où peuvent-elles être mieux qu'au sein de leur famille.

— La Porte demande des secours à l'empereur Nicolas. Nous espérons voir bientôt Nicolas à la porte.

— *Othon*, prince bavarois, est idiot, sourd et bossu ; désespérant d'en rien faire de bon, la conférence en a fait un roi.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

DIRECTION GÉNÉRALE

DES NOURRICES,

Place St-Jean, n° 3, en face de la Cathédrale,
Gestion de M. POUJOL, ancien directeur.

J. A. GRANIER, Gérant.

